

Notes de la rencontre des élèves de Terminale avec Davide Prospero et Matteo Severgnini

Lycée Sacro Cuore, Milan, et liaison vidéo depuis l'Italie, 31 mai 2023

Davide Prospero. Je vous souhaite la bienvenue. Nous sommes ici aujourd'hui pour la rencontre que nous tenons chaque année avec les lycéens de Terminale. C'est un moment important dans votre vie, et donc aussi dans la nôtre, parce que ce qu'il adviendra de vous est quelque chose d'important, à la fois pour tout le chemin que nous avons parcouru ensemble et pour tout ce que nous ferons, parce que chaque fin est aussi un commencement. Aussi, quand on termine quelque chose, il est bon de s'aider mutuellement à juger ce que l'on a vécu, pour poser toutes les questions sur ce qu'on ne connaît pas encore, qui contient tant d'inconnu, tant de questions, parfois des doutes. Nous devons nous aider à regarder avec vérité ce qui naît dans notre cœur face au moment que nous vivons, que vous vivez. Tout d'abord, nous voulions vous présenter le père Francesco, pour deux raisons : la première est qu'il est le responsable des étudiants de Communion et Libération (le CLU), et qu'il suit donc toute la réalité des étudiants. Beaucoup d'entre vous iront à l'université, peut-être pas tous, et vous vous retrouverez donc. La deuxième raison est qu'il guidera les JMJ et le pèlerinage qui aura lieu à Lisbonne. C'est un prêtre de la Fraternité Saint Charles à qui j'ai demandé de s'installer à Milan.

Francesco Ferrari. Bonjour. Je me présente, car je pense que nous ne nous sommes jamais rencontrés, si je ne me trompe pas. Je m'appelle Francesco, je suis originaire de Reggio Emilia et je suis prêtre de la Fraternité Saint Charles Borromée. J'ai pas mal voyagé dans ma vie : j'ai été en mission au Canada, à Santiago du Chili, et ces dernières années j'étais à Rome ; puis, comme il vous l'a dit, Davide m'a demandé en août dernier de venir à Milan pour accompagner le chemin des étudiants du mouvement, ce que je fais avec beaucoup de joie et de gratitude. C'est un très beau chemin pour lequel je remercie Dieu. On m'a demandé d'accompagner la proposition du mouvement de participer aux Journées Mondiales de la Jeunesse (Lisbonne, 1-6 août 2023). Je sais que beaucoup sont déjà inscrits, mais je dis aussi cela pour ceux qui ne le seraient pas encore et qui voudraient le faire, parce que c'est encore possible. Pourquoi cette proposition ? Pourquoi le faisons-nous ? Cela fait des années que le mouvement propose aux bacheliers et aux étudiants en dernière année un moment de pèlerinage pour confier leur vie à Dieu dans cette phase de transition si délicate, si belle et si importante. Une phase de transition pleine de questions que vous vous posez tous, je l'espère, j'en suis sûr : Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? Qu'est-ce qui m'attend ? Quel est le dessein sur ma vie ? Comment puis-je construire quelque chose de grand, de beau, avec la passion que j'ai, avec mon désir d'étudier telle chose, avec le travail ? C'est le moment d'affronter toutes ces interrogations qui, en fin de compte, se résument à une seule : qu'est-ce que je suis appelé à devenir, à être ? Les JMJ sont l'occasion de les affronter ensemble, de les poser devant Dieu, dans le sens de les confier, de les remettre à Quelqu'un, et de le faire ensemble. Normalement, on fait un pèlerinage à Czestochowa, sauf les années où le pape appelle les jeunes aux JMJ, si c'est faisable, si c'est une destination accessible.

Cette année, étant donné que le Pape fera les JMJ à Lisbonne, quelle est l'idée ? Vivre ce moment où l'on confie tout dans un geste concret d'appartenance à l'Église, ce qui est très beau, parce que nous pouvons confier à Dieu notre vie, nos questions, ce que nous sommes, parce que nous pouvons les confier à une compagnie, à une histoire précise, qui est l'histoire de l'Église, l'histoire de notre amitié. Que ferons-nous ensemble ? Notre désir est de pouvoir maintenir, en plus des journées avec le Pape à Lisbonne, des moments où l'on se confie explicitement à la Vierge, dans un sanctuaire. Ce seront des journées intenses, je le dis tout de suite, très belles mais très intenses. Il y a neuf jours en tout. Nous voyagerons en car et ferons une première étape à Lourdes (ces moments seront aussi l'occasion d'aborder les questions que nous nous posons). Nous y dormirons. Ensuite, nous irons à Lisbonne, où nous passerons quatre jours avec le pape, en suivant ce qu'il fera (chaque jour, il y aura un moment avec lui). À Lisbonne, se joindront à nous les étudiants et quelques bacheliers d'Espagne, du Portugal

et de Pologne, ainsi que quelques petits groupes éparpillés ici et là, d'Allemagne et d'Autriche. Ce sera beau, nous serons un millier, ce qui rendra ce moment encore plus intense, mais aussi très beau. Après les journées à Lisbonne, nous ferons un pèlerinage d'une journée de marche au sanctuaire de Fatima, au nord du Portugal, et de là nous rentrerons en Italie. Voilà le programme. Beaucoup de personnes se sont inscrites, environ 600. Nous avons décidé de créer une liste d'attente si quelqu'un veut encore s'inscrire. Que signifie une liste d'attente ? Que nous trouverons ensuite un moyen pour que tout le monde puisse partir, mais il faut s'organiser un peu ; ce n'est pas facile, mais nous trouverons un moyen.

Matteo Severgnini (Seve). Merci Fra (père Francesco). Je suis Seve, ravi de vous rencontrer. Je ne présente pas Davide, parce qu'il s'est déjà présenté lui-même. Je voulais introduire ce moment, cette assemblée, qui me semble d'une importance vitale (Fra l'a aussi un peu fait sentir en parlant de la proposition des JMJ), parce que c'est un moment spécial et très beau, aussi bien celui que vous êtes en train de vivre que ce qui vous attend. Je me souviens d'une chose, je repense au moment où j'ai choisi la faculté dans laquelle j'allais m'inscrire. Je suis parti faire des études de philosophie et le désir qui m'animait était la possibilité de me confronter à la vérité que j'avais rencontrée pendant mes années de lycée. Je suis donc allé voir mon père Cecco, tout heureux d'avoir découvert ce pour quoi j'étais fait, du moins pour l'avenir immédiat, et je lui ai dit : « Papa, alors j'ai décidé, je vais faire de la philosophie ». Il m'a regardé et m'a dit, en dialecte : « Cus'è ? » (« Qu'est-ce que c'est que ça ? », *ndt*) « Je fais philo ». « Et qu'est-ce que c'est ? » « Je vais étudier la vérité, parce que la pensée... ». Alors il m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : « Demain, je te mettrai sur le tracteur, je te ferai comprendre ce qu'est la philosophie ». Plus tard, quand il a vu que mon cœur battait vraiment pour cela, il m'a dit : « Vas-y ! ». Et j'ai fait des études de philosophie. Et à travers cet aspect j'en ai découvert plus sur moi-même, sur la réalité et sur l'amitié qui m'aidait à avancer. C'était un beau défi. Et, comme je le disais tout à l'heure, ce fut un beau moment, très spécial, très beau, parce qu'il m'a ouvert à une aventure. Si vous lisez *Le sens religieux*, vous aurez compris que Giussani parle de ces interrogations structurelles, qui sont la trame de notre humanité. Et ces questions sont réveillées par l'impact avec la réalité. Voilà, pour vous, la réalité devient tellement pressante, que je pense que vous êtes tous ici avec ces questions structurelles : quel est le sens de ma vie ? Qu'est-ce que le bon Dieu m'appelle à faire ? Que va-t-il advenir de moi, de tous mes désirs, de tous mes talents, de toutes mes inclinations ? Que deviendrai-je ? Alors aujourd'hui, nous voulons nous mettre un peu face à cette structure, cette trame humaine qui est en train d'émerger en vous. Et nous faisons ce chemin avec l'aide de Davide. Alors on commence. Il y aura des interventions en présence et des interventions de personnes à distance, que nous saluons. Les lycéens sont connectés depuis toute l'Italie, ils sont tous là, frémissants de leurs questions. On commence donc, en donnant la priorité aux personnes connectées.

Intervention. *Bonjour à tous, je voulais te dire que je vais aussi faire des études de philosophie. J'ai réfléchi un peu, je me suis demandé à quoi le Mystère m'appelait et quelle était ma tâche dans la vie. Ce matin, nous avons eu notre dernier cours de religion à l'école. À la fin de la matinée, le professeur nous a dit : « Les enfants, c'est le dernier samedi, le dernier cours ». Les autres lui ont dit au revoir et se sont dirigés vers la sortie, heureux de pouvoir quitter l'école après cinq heures de cours et ne semblant pas très intéressés par ce qu'il avait dit. Moi, je me suis arrêté avec mon sac à dos sur l'épaule et je n'ai pas pu m'empêcher d'être ému par les cinq années merveilleuses que j'ai passées avec lui ; je pensais que tout cela touchait à sa fin, qu'une phase importante de ma vie s'achevait. J'ai remercié le professeur et, en allant à ma voiture, j'ai repensé à tout cela et j'ai pleuré. J'étais très heureux des merveilleuses expériences que j'ai vécues et de ce que je suis maintenant : un jeune homme curieux et ouvert à se laisser surprendre par la réalité. Je crois que c'est le sens de ma vie : dire oui à ce qui m'entoure, à commencer par les propositions d'un ami qui veut parler, une soirée de danse ou de chant, un câlin de mes parents, bref, tout ce qui fait que je me sens aimé et irréductible. Je suis constamment à la recherche de quelque chose qui me fasse vivre, pour ne pas subir*

passivement les circonstances en me traînant péniblement pour avancer. Je dois répondre aux mille possibilités de beauté et de bonté qui colorent mon quotidien. Je ne sais pas encore exactement quelle est ma mission. Mais je suis en recherche permanente et le mystère de la vie m'appelle à le chercher.

Severgnini. Je réagis tout de suite à ce que tu as dit, parce que cela décrit une position humaine tout à fait désirable. Et en paraphrasant ce que tu disais, je pensais que la position humaine qui nous est toujours demandée, que l'on désire, et que vous percevez particulièrement en ce moment, est celle de pouvoir entrer dans la réalité avec les yeux et le cœur grand ouverts. Les yeux et le cœur grand ouverts. Pouvoir demander à entrer dans la réalité avec ces yeux curieux, comme il l'a dit, et avec ce cœur qui, éveillé par la réalité, se surprend à dire oui. Cela m'a frappé parce qu'il a dit : « Je crois que c'est le sens de ma vie : dire oui à ce qui m'entoure, à commencer par les propositions d'un ami qui veut parler, une soirée de danse ou de chant, un câlin de mes parents, bref, tout ce qui fait que je me sens aimé et irréductible. Je suis constamment à la recherche de quelque chose qui puisse me faire vivre, pour ne pas subir passivement les circonstances ». C'est le désir pressant d'un cœur qui se réveille au contact de la réalité. Il se réveille. C'est paradoxal. Vous arrivez à un moment de conclusion, comme il le dit, après cinq ans. Et au bout de ces cinq ans, on peut ramener chez soi la déception de quelque chose qui se termine, ou bien on peut être reconnaissant jusqu'aux larmes, comme il le dit, de ce temps qui a ouvert à la réalité, à la recherche d'un sens, à l'urgence d'un sens, à la possibilité de découvrir le contenu de soi-même. Et cela me frappe : tout devient une opportunité. Dans son témoignage, c'est évident, tout devient une occasion. Cela m'a semblé être un point d'ouverture intéressant.

Prosperi. C'est beau, je souligne un autre aspect qui m'a frappé dans les propos de notre ami, lorsqu'au début il s'est demandé à quoi l'appelle le Mystère et quelle est sa tâche dans la vie. Ce qui m'a surpris, c'est cette juxtaposition. Quelle est ma tâche dans la vie ? Pour commencer, cette question, je ne sais pas combien de personnes de votre âge se la posent en ces termes. D'habitude, on se demande : « Qu'est-ce que je vais faire ? Comment faire quelque chose sans me faire avoir par la vie ? Comment être sûr qu'en choisissant quelque chose, je ne passe pas à côté d'autres possibilités plus belles ? » Voilà les questions qui se posent normalement. Si vous sortez d'ici et que vous allez demander à vingt jeunes de votre âge, au hasard : « Excuse-moi, si je te pose cette question : "À quoi le Mystère t'appelle-t-il dans la vie ?", qu'est-ce que tu réponds ? ». Essayez. Il y en aura sûrement en qui ces mots résonneront, mais il en y aura sûrement d'autres, malheureusement plus nombreux, je le crains, qui diront : « Mystère ?! Quel mystère ? Qu'est-ce que c'est ? » Car pour pouvoir se demander : « À quoi m'appelle le Mystère dans la vie ? », il faut avoir fait l'expérience qu'il y a un Mystère qui soutient la vie. Et que ce Mystère est quelque chose auquel on peut vouloir donner sa vie. Mais pour donner sa vie au Mystère (Mystère signifie que je ne le connais pas pleinement, que je ne peux pas le connaître pleinement), il faut faire l'expérience que ce Mystère, ce « tu » mystérieux qui est entré dans ma vie, est une bonne chose. C'est un bien, c'est une possibilité de bien pour moi. Et donc, si nous sommes sûrs que ce Mystère existe, que ce Mystère est bon et qu'il est bon pour moi, qu'il est pour moi, nous ne sommes plus seuls et donc nous avons moins peur de l'avenir.

Severgnini. Poursuivons avec une question sur les circonstances inévitables dont parle le livre *La voix unique de l'idéal*. « La circonstance inévitable est, avec une certitude absolue à mille contre un, dit Giussani, un indice du chemin à parcourir. Il n'y a donc rien de plus appréciable, de plus facilement ami, que la circonstance inévitable, que le fait » (L. Giussani, « Vacances des bacheliers de GS », 1964, in J. Carrón, *La Voix unique de l'idéal*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2018, p. 22).

Intervention. *Bonjour, je voulais poser une question sur le texte La voix unique de l'idéal. Je n'arrive pas à comprendre la partie sur la circonstance inévitable. Avec le groupe des Terminales, nous avons réussi à trouver un exemple : lorsque nous sommes allés au Triduum, nous avons été bloqués dans une station d'autoroute pendant des heures, et même si nous avions toutes les raisons pour être en colère, nous ne l'avons pas été. Malgré cet exemple, je n'arrive pas à comprendre comment on peut*

vivre une circonstance inévitable sans se mettre en colère, et en l'acceptant. Et je n'arrive pas non plus à comprendre comment vivre naturellement, sans forcer mon attitude.

Prosperi. Dans un autre de ses textes, don Giussani dit : « Les circonstances par lesquelles Dieu nous fait passer sont un facteur essentiel et non secondaire de notre vocation, de la mission à laquelle il nous appelle » (*L'uomo e il suo destino*, Marietti 1820, Gênes 1999, p. 63), pour laquelle nous sommes faits, pour comprendre ce pour quoi nous sommes dans le monde. Il ne veut pas dire par là que face à une circonstance inévitable, qui ne va peut-être pas dans notre sens, nous ne devrions pas nous mettre en colère. Ce n'est pas dit. Tu peux très bien te mettre en colère. Le problème, c'est qu'il faut quand même y faire face. C'est-à-dire que tu es mis face à quelque chose que tu ne domines pas, que tu ne gouvernes pas, que tu ne peux pas dominer par tes propres forces. Tu es d'accord ?

Intervention. *Oui.*

Prosperi. Alors, face à cela, on est clairement confronté à une alternative : soit la réalité est mon ennemie parce que la circonstance s'oppose à moi, qu'elle me heurte, soit il y a quelque chose que je ne comprends pas encore. Donc quelque chose qui me demande d'aller plus en profondeur. De quoi ? Pas seulement des circonstances, parce que si tu es bloqué à la station-service, le problème n'est pas d'aller plus en profondeur de la station, mais plutôt d'aller plus en profondeur de ton désir, du but pour lequel tu es là. Parce que si tu es bloqué sur l'autoroute, que tu ne peux pas continuer, et que tu as fait toute la route (avec l'effort d'aller au Triduum) et qu'en chemin il y a un accident qui t'oblige à t'arrêter – moi aussi je suis tombé sur l'accident, je suis sorti avec la voiture, j'ai suivi une déviation. Mais avec les cars, vous étiez plus loin devant, malheureusement – et tu es là. Alors tu arrives à la conclusion que soit c'est une illusion – et alors « tout était une illusion : je suis parti avec toutes les bonnes intentions pour faire quelque chose de bien pour moi, pour ma spiritualité, etc. et je suis là, bloqué sur l'autoroute. Alors Dieu n'a pas voulu que j'arrive à temps pour écouter » – ou bien je suis obligé de me rappeler, et donc de me demander, ce que je fais, pourquoi je vais là, à quelle question je veux répondre. J'y allais peut-être sans même y penser. Parce que, oui, je suis parti pour une bonne raison : mes amis y vont, j'y vais aussi, ils m'ont invité ; ou parce que les autres fois c'était bien, j'ai appris quelque chose, alors allons écouter... Mais là, on est mis en crise, en difficulté, on est remis en question.

Donc, première question, les circonstances incontournables nous remettent en question. Nous vivons à une époque où l'on aimerait avoir toutes les certitudes sans avoir à faire l'effort d'y parvenir, c'est-à-dire sans avoir à passer par les douleurs, les blessures, les incompréhensions, les erreurs, tout ce qui sert dans la vie normale pour arriver à être certain de quelque chose. Pense au moment où tu tombes amoureux d'une fille et où tu voudrais tout de suite être sûr que c'est la bonne : « Est-ce qu'elle dira oui ? Est-ce qu'elle dira non ? » Tu voudrais le savoir sans rien risquer, sans devoir mettre totalement en jeu tout ce que tu es, avec le risque de te tromper, avec le risque d'être corrigé. Alors que c'est justement à travers ce risque de notre humanité que les choses deviennent plus compréhensibles. Les choses les plus importantes de la vie ne sont pas comprises par des preuves mathématiques. Les choses les plus importantes de la vie se comprennent par la connaissance affective, j'ai envie de dire, c'est-à-dire qu'elles impliquent un risque de nous-mêmes, elles impliquent un pari, elles impliquent un attachement, une mise en jeu, une implication. Et qu'y a-t-il de plus important dans notre vie que le chemin vers notre destin ? Pour suivre le chemin vers notre destin, il nous est demandé de risquer quelque chose. Ou plutôt, au fond, de tout risquer. Alors, sur quoi pouvons-nous risquer ? De fait, il n'y a pas tant de choses qui sont inévitables, par exemple une maladie.

À cet égard, je vais vous raconter un épisode : la semaine dernière, je suis allé rendre visite à nos amis dans les régions inondées. C'est une circonstance inévitable, c'est arrivé : certaines personnes ont vu leur maison entièrement remplie d'eau et de boue en l'espace de 35 secondes. 35 secondes, hein ! On a juste le temps de monter à l'étage supérieur en vitesse, s'il y en a un. Et c'est là qu'on se rend compte que ce n'est pas la circonstance, aussi tragique ou incompréhensible soit-elle, qui nous fait dire que la réalité est bonne ou mauvaise. Parce qu'il y a quelque chose qui a à voir avec le regard que l'on porte sur la réalité, avec lequel on se laisse aller ou bien on essaie de répondre.

Je me souviens qu'à la fin de mes études à la fac – comme cela j'arrive à la fin de ce que je voulais dire, si vous avez suivi le raisonnement – j'ai dû décider ce que je devais faire, dans une situation similaire à la vôtre, et j'avais plusieurs possibilités. J'ai fait de la chimie et j'ai eu l'opportunité d'aller travailler dans une entreprise. Je ne manquais de rien, mais je n'avais pas une vie particulièrement aisée et j'avais du mal à joindre les deux bouts. Je me suis battu comme un fou en chimie, une faculté très dure, mais très belle. Je savais que les chimistes de l'époque avaient le chemin tout tracé, des salaires élevés, il suffisait de choisir, on venait vous chercher. Mais quand j'en ai parlé à don Giussani, il m'a dit que, selon lui, c'était une bonne idée pour moi de rester à l'université et de faire un doctorat. À l'époque, le doctorat était synonyme de précarité, de concours à passer. En plus, je n'avais pas de professeur pour me soutenir, c'était extrêmement difficile de passer un concours où il y avait beaucoup de concurrence sans être présenté par quelqu'un. Je ne voyais donc pas beaucoup de chances, et même si cela s'était bien passé, cela aurait signifié pour moi des années de précarité sans la sécurité de pouvoir continuer, et en plus j'aurais eu le salaire le plus bas de tous ceux qui étaient au même niveau que moi. J'ai donc essayé de décliner élégamment la proposition : « Tu sais, Gius, je pense que ce serait une très bonne idée, d'ailleurs il y a un type dans ma classe qui veut continuer à l'université ; moi non, parce que je n'en ai pas les qualités ». Et il me dit : « Eh bien, réfléchis-y ». Pour moi, ce « réfléchis » de Giussani, je ne peux pas bien l'expliquer, c'était une circonstance inévitable, à cause du type de relation que j'avais avec lui. De temps en temps, il m'envoyait des gens pour me demander si j'avais décidé de continuer à l'université, et j'ai fini par décider d'essayer. Mais finalement, cela revenait à décider d'essayer en misant sur une suggestion. Ce n'est pas que Giussani ait fait pression, en fait il ne m'a plus rien demandé. Pour réussir le concours, je devais étudier en six mois tout ce que je n'avais pas étudié en cinq ans. Ensuite, tout s'est bien passé, mais je n'étais pas du tout convaincu. Je me suis passionné ensuite, quand j'ai commencé à suivre cette voie. Un jour, alors que je terminais mon doctorat, je me suis heurté à un mur et je me souviens m'être dit : « Bon, maintenant que j'ai fait mon doctorat, je peux faire autre chose ». Et j'ai reçu un petit mot de don Giussani : « Merci pour ton doctorat. Continue ». Une autre circonstance inévitable.

En cours de route, j'ai dû affronter beaucoup d'obstacles et de difficultés, et dans tout cela, il n'y avait pas don Giussani ou quelqu'un d'autre pour résoudre les problèmes à ma place, ou pour m'ouvrir la voie, c'est moi qui ai dû les affronter. J'ai dû faire face aux circonstances, et je l'ai fait parce que je reconnaissais que ce que je faisais était concrètement motivé par une relation dont j'étais certain. J'ai compris que Giussani me demandait quelque chose qu'il considérait comme utile, si bien qu'il me disait : « En ce moment, l'université est un milieu où il est important d'être présent, parce que la culture d'aujourd'hui fait tout le contraire de ce à quoi nous sommes éduqués ; il est nécessaire d'avoir des personnes qui vivent une certaine expérience là où nos jeunes sont éduqués ». C'est ainsi que moi, pour qui l'enthousiasme pour l'université n'était pas inné, je l'ai pris au sérieux. Mais le prendre au sérieux signifiait faire face à tous les problèmes, cela signifiait chercher des voies avec les instruments dont je disposais, parce qu'il n'était pas chimiste, il ne connaissait rien de cette discipline. J'ai dû trouver moi-même les personnes qui pouvaient m'aider ; bref, j'ai dû prendre ce chemin au sérieux, parce que j'ai compris que pour suivre vraiment cette suggestion, je devais la prendre au sérieux pour moi-même, sinon j'aurais perdu la tête à faire des choses simplement parce que quelqu'un d'autre me le disait. Je devais conquérir les raisons pour moi-même. J'ai donc vécu tout cela en me demandant à chaque instant ce qui m'était demandé, comme vous le dites, à travers les circonstances qui m'arrivaient, et en répondant je me suis rendu compte que c'étaient précisément les circonstances qui m'aidaient à comprendre, jour après jour, situation après situation, ce à quoi j'étais appelé.

Je vous ai dit cela pour vous dire que notre problème est que nous ressentons les circonstances données (que nous ne créons pas) ou inévitables (quand elles sont inévitables) comme problématiques, au sens hostile du terme, parce que nous ne nous sentons pas envoyés par quelqu'un. En effet, si l'on est « envoyé » dans une circonstance donnée, on affronte toutes les difficultés en étant conscient que l'on répond à quelqu'un qui est présent dans notre vie. Alors, notre problème n'est pas de surmonter la circonstance. Et si la circonstance, à un moment donné, suggère de changer

de voie, alors on le fera, mais c'est la fidélité à cette relation qui aidera à le comprendre. Dans mon cas, j'ai été envoyé par une personne, mais au fond, nous sommes toujours envoyés par Celui qui nous appelle dans la réalité. Ce Toi qui nous envoie peut prendre la forme d'une personne, d'amis, d'une intuition que l'on a, pour laquelle on doit demander au Seigneur la lumière pour mieux comprendre, et pour laquelle on doit suivre les signes. C'est ainsi : surtout quand les choses ne sont pas claires et semblent très contradictoires, il faut être plus attentif aux signes. On m'a raconté, et je l'ai dit aussi dans une conversation avec des amis de Lugo di Romagna, que don Giussani a utilisé un jour cette image : quand on voyage dans le brouillard, pour arriver à destination sans accident, il faut être plus attentif aux signes que lorsque le soleil brille. Pourquoi ? Parce qu'il y a du brouillard. Quand on est plus confus, on voit peut-être moins de signes, mais on doit s'accrocher à ceux que l'on voit. Alors que, souvent, nous serions tentés de dire : il y a du brouillard, je m'arrête. Je me souviens d'une fois où je revenais de Turin avec Giancarlo Cesana, je conduisais et j'allais lentement parce qu'il y avait un tel brouillard qu'on voyait à peine à dix mètres, et il m'a dit : « Arrête-toi, tu n'es pas fait pour le brouillard ». Il n'y voyait pas très bien, et donc pour lui, conduire dans le brouillard ou normalement, c'était plus ou moins la même chose, parce qu'il était habitué à faire plus attention aux signes. Voilà, nous devons nous aider à apprendre à faire attention aux signes. Les circonstances inévitables sont des signes importants, mais comme tous les signes, elles posent un problème : il faut les interpréter.

Severgnini. Il y a maintenant deux questions qui résument beaucoup de contributions qui nous sont parvenues. Elles reprennent un passage de Giussani dans *La voix unique de l'idéal* : l'un des critères de choix est le bien de la société, de l'Église, bref, du Royaume des cieux.

Intervention. *En ce qui concerne La Voix Unique de l'Idéal, j'ai sursauté lorsque j'ai lu dans la section sur la vocation en tant que choix vocationnel, à la page 37-38 : « Comment puis-je me donner avec ce que je suis, pour servir davantage le tout, le royaume, le Christ ? » C'est le seul critère éducatif de la personnalité humaine telle que l'a rachetée la lumière et la puissance de l'Esprit du Christ » : je n'ai jamais pensé que je devais choisir ma voie en ayant à l'esprit le bien de la société et de l'Église. En fait, pour être honnête, j'ai toujours pensé le contraire. Toute la journée, cette pensée m'est revenue à l'esprit. Mais je me suis alors souvenu de quelque chose qui m'était arrivé sur le chemin du retour du Triduum, à savoir que l'accomplissement de la vie consiste à rendre gloire à Dieu et non à moi-même. J'ai entendu et chanté souvent le Non nobis au cours de ce voyage. Je me demande alors : comment les deux aspects vont-ils ensemble ? Je veux être mathématicien, mais l'Église en ce moment, et donc la gloire de Dieu, a-t-elle besoin d'un mathématicien ? Devrais-je faire autre chose, qui ne m'épanouira peut-être pas autant que d'être mathématicien ? Est-il possible de rendre gloire à Dieu et en même temps de faire ce que je fais le mieux, ou les deux sont-ils contradictoires ?*

Severgnini. Nous écoutons une autre intervention.

Intervention. *Quand j'ai entendu pour la première fois les critères proposés dans La voix unique de l'idéal, j'ai été très frappée et interpellée par le troisième : les besoins de la société (p. 38), ou plutôt « les besoins de la communauté chrétienne ». Quand que je l'ai entendu, j'étais en 4e année de lycée, nous étions encore en situation de Covid, et comme j'avais un intérêt pour l'anatomie que j'étudiais à ce moment-là en sciences, il m'a semblé évident de dire : je vais faire de la médecine. Cette idée s'est estompée avec le temps et je suis revenue à mon intuition initiale, qui était le domaine de l'art, plus précisément la décoration d'intérieur. Cependant, je me demande souvent comment je peux répondre aux besoins du monde et de l'Église, à supposer que je comprenne ce qu'ils sont, en allant décorer des maisons.*

Prosperi. Comme je l'ai dit après la première intervention, je suis frappé de voir que vous vous posez des questions en ces termes, c'est-à-dire qu'il y a dans l'horizon de votre intérêt le désir de

comprendre ce que sont le bien du monde et le bien de l'Église, parce que cela ne va pas du tout de soi. Est-ce vraiment le cas pour vous ? Dites-vous cela simplement parce que c'est écrit dans le livret ou le pensez-vous vraiment ? Si vous le pensez vraiment, c'est une très bonne chose, et je n'ai aucune raison de croire que vous ne le pensez pas vraiment, parce qu'autrement, vous n'interviendriez pas pour le dire, je suppose. C'est une très grande chose, parce que normalement, on pense uniquement à son propre intérêt. Pour que cela devienne l'horizon de la vie, il faut qu'il se soit passé quelque chose de grand. La première question est donc de devenir pleinement conscient de ce quelque chose de grand qui s'est produit dans notre vie, car nous ne devons plus nous en détacher. Quoi qu'il arrive, il y aura des tempêtes, des orages, mais nous ne devons pas nous détacher de cela, de ce roc.

L'Église – je ne sais pas quelle idée tu te fais de l'Église, ce que tu peux penser sous le terme « Église » – ou le pape ne viennent pas te dire que les mathématiques ou l'architecture d'intérieur sont nécessaires ou non, mais le fait que tu aies cette préoccupation t'amènera à étudier l'architecture ou les mathématiques différemment. En d'autres termes, la véritable question est de ne pas perdre cette préoccupation, cette tension, ce désir de servir quelque chose de grand, de plus grand, de servir le tout. Pourquoi Giussani utilise-t-il cette expression ? Pourquoi est-ce écrit dans le livret de Carrón que vous avez lu ? Parce qu'il s'agit d'une vision complète de l'homme. Parce que quelqu'un qui vous précède, qui a vécu ce que vous vivez, sait (je peux aussi vous le dire pour ma part) que tant de choses que l'on peut faire, auxquelles on peut penser, auxquelles on peut consacrer du temps et de l'énergie, voire de l'argent, convergent en fin de compte vers une seule question : tout cela a-t-il été utile ? Était-ce utile ? À quoi sert ce que je fais, la manière dont je le fais, ce à quoi je consacre mon énergie et mon temps ? Si Giussani dit cela, c'est parce qu'il sait qu'il faut vivre pour un grand idéal, plus grand que le périmètre de son propre intérêt, c'est-à-dire pour un idéal qui est le service de la totalité, de la finalité ultime, de la finalité pour laquelle tout le monde vit, même ceux qui ne s'en rendent pas compte. Avec le temps, cela augmente la certitude de l'utilité de la vie. La manière dont cela se réalise (précisément parce qu'en nous il y a avant tout une exigence que notre vie soit utile) doit être une disponibilité à la manière dont Celui qui nous veut là où Il nous met, nous demandera de réaliser, de contribuer à Son œuvre. C'est avant tout une disponibilité de notre part, nous n'avons pas à imaginer quelque chose, à exclure ou à ajouter quoi que ce soit.

L'exemple que j'ai donné avant sur mon expérience dans le choix du travail concernait la disponibilité vis-à-vis d'une personne, mais il peut s'agir d'une disponibilité qui naît dans ce que l'on choisit soi-même, être designer ou mathématicien. Il n'est pas indifférent de faire un choix avec cette question, parce que, dans ce cas, dans ce que l'on fait, on essaiera non seulement d'en tirer un bénéfice pour soi, mais de prendre en compte le tout, de faire ce que l'on fera pour la gloire de Dieu. Ainsi, la façon dont tu feras *telle* chose sera différente, la façon dont tu traiteras les gens sera différente, tout sera différent.

C'est donc d'abord une ouverture sur l'idéal de vie qui nous met dans l'attitude, dans la posture humaine d'adhérer à ce que l'Église, c'est-à-dire le corps du Christ, c'est-à-dire cette compagnie, nous demande. Ensuite, dans certains cas, elle peut même en venir à nous demander des choses précises. J'ai donné un exemple, Seve peut en donner d'autres, parce que je lui ai demandé de rentrer d'Afrique. Il a été en Afrique pendant dix ans et maintenant il est venu ici parce qu'on a besoin de lui pour d'autres choses. Mais, attention, on ne se réveille pas du jour au lendemain – dans certains cas, cela arrive, mais ce n'est pas la normalité – en vivant sereinement, paisiblement, cette disponibilité. C'est dans un chemin qu'on apprend, jour après jour, dans une relation continue avec cette présence (qui se réalise dans la compagnie, dans la vie de l'Église, dans le monde, dans la classe, dans la manière dont on est appelé à être soi-même à cause de ce qui est arrivé dans la vie) que, jour après jour, cette disponibilité se nourrit jusqu'à devenir une disponibilité totale. Ainsi, à un moment donné, on voit clairement ce qui est demandé à ce moment-là ou pour toute la vie. Pensez à ceux qui vont s'enfermer dans un monastère : ils le font uniquement parce que, jour après jour, à un moment donné, il est devenu clair que c'était la manière à travers laquelle la disponibilité totale était demandée à cette fille-là, à ce garçon-là. C'est la même chose pour chacun d'entre vous, pour chacun d'entre nous. Et donc quelqu'un entre au monastère parce qu'il lui est demandé de prier pour nous, pour que nous

puissions être présents dans le monde d'une autre manière, et c'est justement pour cela que nous avons besoin de quelqu'un qui nous soutienne dans notre vie quotidienne. J'ai besoin d'être soutenu dans ce qui m'est demandé aujourd'hui par tous ceux qui peuvent faire ce que je ne peux peut-être pas faire. À un autre, il est demandé d'enseigner les mathématiques ou de décorer la maison du voisin, de celui qui paie ou de celui qui ne paie pas, ou de la victime de l'inondation dont la maison a besoin d'être restaurée. En bref, vivre pour l'idéal, commencer à vivre pour l'idéal maintenant, c'est la manière dont nous apprenons cette disponibilité, grâce à laquelle Dieu peut faire de grandes choses dans nos vies.

Intervention. *Bonjour. J'ai deux choses à dire. J'ai peur de ne pas réussir le concours de médecine et je me demande donc comment ne pas envisager une autre faculté seulement comme une solution de repli. Comment comprendre vraiment que la médecine n'est pas ma voie, si je ne réussis pas le test ? Et, dans ce cas, s'agirait-il d'une circonstance contingente ou non ? La deuxième question concerne le texte dans la partie sur la vocation comme état de vie, où il est dit que telle personne sert à ouvrir sur la totalité du mystère. Cela m'intéresse, mais ma question est la suivante : mais pour s'ouvrir ainsi au Mystère, il faut forcément être fiancé ?*

Prosperi. Fiancé ? Non, je ne suis pas fiancé, je suis marié. Je ne crois pas qu'il soit fiancé non plus, même s'il n'est pas marié. Je te dirais trois choses. La première est la suivante : si tu désires quelque chose, tu dois t'engager vraiment. Nous ne sommes pas fatalistes, le Mystère n'agit pas sans que nous y mettions entièrement du nôtre, c'est-à-dire sans que nous nous mettions vraiment en jeu. Comme je l'ai déjà dit, on comprend d'autant mieux les choses, même dans leur valeur pour notre vie, qu'on est prêt à prendre des risques pour les obtenir. Il faut donc passer le concours de médecine, te mettre à réviser intensément, te faire aider, trouver tous les moyens pour te préparer au mieux, demander de l'aide si tu en as besoin. Bref, il faut tout mettre en jeu. Premier aspect. C'est de cette manière qu'on comprend si nos questions sont vraies. Une question vraie est une question qui engage toute notre humanité. Alors la réponse nous rend plus certain, qu'il s'agisse d'un oui ou d'un non. C'est la seule manière d'être certain, de ne pas nourrir le doute de ne pas avoir vraiment joué le jeu. Ensuite, c'est vrai, les choses peuvent aller dans un sens ou dans l'autre.

C'est la deuxième chose : je vous raconte comment j'ai choisi mon université. Vous devez savoir que j'ai une grande passion qui est l'alpinisme, l'escalade. Je suis d'ailleurs en train de me remettre en condition car cet été je voudrais tenter un exploit. L'année où j'ai passé mon bac, je m'étais mis en tête d'ouvrir, avec un ami, une variante de la crête du lion sur le Cervin, et je m'étais donc entraîné toute l'année, même l'hiver, pour faire cette ascension, car pour grimper au-dessus de 4 000 mètres, il faut un entraînement spécifique. À l'époque, j'avais décidé de faire des études d'ingénieur, et j'avais donc beaucoup étudié pour le test, parce qu'à ce moment-là (maintenant, je ne sais pas vraiment comment c'est, je veux dire, je sais qu'il y a encore le test d'ingénieur), c'était très, très sélectif, et j'avais donc beaucoup étudié pour le test d'admission. Le fait est que je suis allé en pèlerinage à Czestochowa pour demander à la Vierge de m'éclairer, parce qu'entre-temps j'avais mille questions, mille doutes, il était arrivé plein de choses. J'étais fiancé, j'avais quitté ma fiancée, j'en avais trouvé une autre, et donc j'avais une grande confusion dans la tête. Que s'est-il passé ? Je suis allé à Czestochowa, il y avait les JMJ avec Jean-Paul II, nous avons donc fait le pèlerinage avec le Pape. À mon retour du pèlerinage, j'étais prêt pour l'ascension, les dates du test ont été publiées, et elles coïncidaient avec les seuls jours (en fait, les prévisions annonçaient trois jours de beau temps en août à Cervinia) où l'on pouvait tenter l'ascension ; j'ai donc dû choisir de passer le test, ou de tenter l'ascension et ainsi abandonner tout le parcours d'ingénieur que j'avais imaginé pour le reste de ma vie. J'ai opté pour l'ascension, donc pas de test d'admission. Et j'ai fait de la chimie ! Et puis, à partir de là, il s'est passé beaucoup de choses dans ma vie, si bien que me voilà ici aujourd'hui pour te parler de cela. Qu'est-ce que je veux dire ? Que, oui, il y a tout notre engagement, mais ensuite, comme je le disais tout à l'heure, il faut aussi être attentif aux signes. Et les signes, encore une fois, concernent notre humanité, ce que l'on est. Ils ne t'obligent jamais. C'est pour cela que je disais tout à l'heure

qu'il faut les interpréter, parce que les signes indiquent, suggèrent, mais en même temps c'est toi qui dois décider ce que tu veux suivre.

Troisièmement, toujours en ce qui concerne l'exemple que je vous ai donné : il ne faut pas avoir peur qu'un mauvais choix de notre part ruine notre vie pour toujours, parce que c'est se concevoir seul, cela signifierait que l'idéal n'est plus là. En pensant ainsi, l'idéal devient en fin de compte quelque chose pour lequel on est disposé, de façon abstraite, à donner héroïquement de son temps, de son énergie, mais ensuite, dans le concret, seul notre calcul compte. Eh bien non, on se donne à fond et puis, à un moment donné, les choses deviennent claires. On suit, on se trompe, on a tort, patience, on se corrige. Et si on ne peut pas revenir en arrière, on avancera sur le chemin commencé, ce qui permettra de trouver d'autres signes. Pourquoi ? Parce que nous ne sommes pas seuls ! Si nous étions seuls, nos erreurs seraient une condamnation ; mais nous ne sommes pas seuls, alors nous pouvons recommencer, repartir, en permanence et, grâce à ce recommencement perpétuel, notre route devient plus claire. Car la route peut être droite ou pleine de méandres, mais l'important est d'arriver. Voilà ce qui nous a été dit : tu es sur la route et il y a un but, parce que le but marche avec toi. Le destin marche avec toi, tu n'es pas seul ; le destin n'est pas seulement le point d'arrivée, et si on manque la sortie, c'est fini. Il marche avec nous ; si on manque la sortie, on peut toujours revenir. C'est la certitude dont nous avons besoin, parce qu'elle donne de l'assurance sur le chemin. Il y a une compagnie qui nous l'assure, parce que le destin se rend présent dans une compagnie à laquelle on peut toujours s'adresser, à laquelle on peut demander de l'aide. Tout te paraît confus ? Demande, demande à ceux qui sont plus âgés que toi, à tes amis. Ne te conçois pas seul, car si tu agis seul, le calcul finira par l'emporter. Au contraire, au sein d'une compagnie qui a à cœur ton destin, ton bien, ton bonheur, ce qui l'emporte n'est pas le calcul, ce qui l'emporte est le bien pour toi. Alors, joue-toi entièrement, et si tu ne réussis pas le test, on verra. Si tu ne réussis pas le test, tu ne pourras pas faire de médecine, c'est évident ; tu ne pourras pas le faire cette année, ensuite on verra. Mais tu vas y arriver, allez !

Severgnini. Terminons par une dernière question, qui est aussi un témoignage, parce qu'elle parle du fait d'être relancé dans le monde en tant que mission, que tu évoquais, et aussi en tant qu'amitié dans le monde.

***Intervention.** Bonjour. Il y a quelques semaines mes responsables de CL-Lycée nous ont invités à une rencontre de présentation du travail sur Le sens religieux tenue par un étudiant, et j'ai été très frappée de voir dans ce qu'il disait, c'est-à-dire dans la méthode proposée par don Gius, la méthode à laquelle j'ai toujours été éduquée. Mais surtout, en l'écoutant, je me suis dit que je parlerais de cela à tous mes camarades de classe, c'est-à-dire que ce cœur, ce sens religieux, qui me paraissait un terme un peu absurde, ce cœur dont il parle est vraiment le même que celui de tous les hommes. Mais ensuite, je suis en classe et il me semble que personne ne s'intéresse à la nouveauté que j'ai rencontrée. En d'autres termes, au cours de ces cinq années, j'ai beaucoup reçu de mon école, en premier lieu de mes amis de CL-Lycée, avec lesquels une grande amitié s'est développée au fil des ans, précisément parce qu'elle est née dans les couloirs, c'est-à-dire parce qu'elle est vraiment présente physiquement là où chacun de nous peine le plus. Et la grâce que j'ai reçue en les rencontrant me permet chaque jour d'être libérée de ma performance, libre par rapport aux notes et à l'angoisse de la performance. Parce que chaque jour, j'ai des visages qui me témoignent que je suis aimée. Cependant, précisément à cause de ce que cette compagnie m'a appris, je ne me suis jamais satisfaite de vivre pour la récréation, de vivre à la récréation, de vivre après l'école et de me boucher le nez pendant les six heures de cours. Alors je me demande souvent : comment une amitié, comme celle avec mes amis de CL-Lycée, peut-elle être vraie si elle m'amène à ne plus supporter ces camarades de classe qui sont mon quotidien ? Je veux dire, comment cela peut-il être vrai si rien ne semble intéresser mes camarades ? Et comment cela peut-il être vrai, si je vois ensuite qu'une de mes camarades est rongée par l'angoisse et que je ne peux rien faire pour l'aider ? Maintenant que je suis sur le point de terminer le lycée, je suis un peu scandalisée de ne pas avoir encore trouvé de*

réponse à ces questions. Mais je ne peux pas ne pas reconnaître que je suis face à des personnes dont la vie est changée chaque jour par l'histoire que j'ai rencontrée moi aussi.

Prosperi. C'est beau ! Quoi qu'il arrive, face au fait que d'autres ne le reconnaissent pas, tu dois te demander si cela t'amène à mettre en doute ce qui est vrai pour toi. D'après ce que tu as dit, ce n'est pas le cas. Et ce n'est déjà pas rien, car cela signifie qu'il y a quelque chose dans notre expérience qui commence à devenir une certitude. Mais nous ne devons pas pour autant cesser de désirer que le Christ soit connu de tous. Nous ne devons tout simplement pas mesurer si le Christ est rencontré à la façon dont les gens nous répondent. Ce qui nous est demandé, c'est de vivre l'expérience chrétienne loyalement, pleinement, intégralement, de manière totalisante. Ce qui se passera ensuite dans la vie des autres est un mystère qui concerne la relation de la liberté de chaque personne avec Dieu. Où se situe alors la mission ? Nous utilisons ce terme (la mission ne consiste pas seulement à aller en Afrique, comme l'a fait Seve, ou à venir d'Afrique en Italie, parce que maintenant les missionnaires doivent venir d'Afrique en Italie) parce que la mission part de ce que nous avons dit précédemment, de la conscience d'être envoyé à l'intérieur de la réalité. Pas seulement de se trouver à l'intérieur de la réalité, parce qu'il faut bien aller à l'école, il y a des choses à faire, mais tu vas à l'école, tu fais ce qu'il y a à faire avec la conscience d'être envoyé par quelqu'un. Et c'est différent. Dire que tu es envoyée signifie que tu as été choisie, c'est-à-dire que ta vie a un grand but, que tu as été choisie, en quelque sorte préférée parmi tant d'autres. Toujours lors de cette rencontre avec les victimes des inondations, une femme m'a demandé : « Mais, en somme, je suis là à nettoyer exactement comme tout le monde, je me pose les mêmes questions que tout le monde, des amis viennent nous aider et aider les autres. Où réside la différence dans le fait de vivre une expérience comme la mienne, dans le fait d'être chrétien ? » Elle réside dans cette conscience. On se pose les mêmes questions que les autres, on a la même colère que les autres, parce qu'on a passé la journée à enlever la boue partout, on a réussi à l'enlever, il en reste encore dans la cave et on y va, puis on essaye de nettoyer la vitre de la douche, elle se détache et se brise et on pleure tout l'après-midi à cause de cela, à cause d'une crise de nerfs après qu'on a passé la journée à nettoyer. Et alors ? Il ne s'agit pas de croire que si Jésus est là, on ne pleure pas, on ne se met pas en colère, on est un extraterrestre. Ce n'est pas dans ce que l'on voit, mais dans la conscience d'être choisi.

Tu parlais de performance, parce qu'on pense que la gloire de Dieu se voit dans la mesure où nous sommes capables de la réaliser. Non, elle se voit avant tout à notre disponibilité, comme nous l'avons déjà dit. Toute l'histoire du salut le dit. Toute l'histoire de la Bible, depuis Abraham, est une histoire de « oui » dits par l'un, par l'autre, pour faire une chose, pour en faire une autre. C'est la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui. L'histoire de Gédéon, j'en ai parlé plusieurs fois ces jours-ci dans différentes circonstances, parce que cette question revient toujours dans tous les contextes. Savez-vous qui est Gédéon ? Non, vous ne le savez pas. On n'étudie pas beaucoup l'Ancien Testament. Pourtant, il y a des histoires intéressantes. Gédéon était le plus jeune des fils de Joas (cf. Jg chapitres 6-8). Il y avait eu une longue période de quarante ans de paix et, à un moment donné, les païens, les Madianites, qui adoraient des idoles, les Baals, sont venus conquérir le pays d'Israël et l'oppression a commencé. Il y a donc des années et des années d'oppression sous leur joug. Les Israélites disent alors : « Mais, Seigneur, où sont la paix et la liberté que tu nous as promises ? ». Alors Dieu choisit ce garçon, Gédéon, dans un des villages reculés des différentes tribus d'Israël, pour conduire son peuple. Et Gédéon lui dit : « Mais comment ? Que puis-je faire ? Je ne suis rien, je ne suis personne. Si je vais vers les autres Israélites des autres tribus, ils me diront : "Mais qui es-tu donc ?" ». Dieu lui répond : « Je suis avec toi ». Il part donc. Le dialogue avec Dieu se poursuit et Gédéon lui demande des signes. Souvent, nous n'allons pas jusqu'à demander des signes. Nous nous arrêtons d'abord, nous disons : « Non, c'est impossible, personne ne me répond ». Il demande plutôt des signes concrets. Et Dieu le satisfait : par exemple, il envoie un ange qui fait jaillir un feu de la pierre sur laquelle il avait déposé de la viande et des petits pains et les fait cuire. Gédéon prend courage et va de l'avant. Lorsque Dieu, à un moment donné, lui dit de rassembler une armée pour combattre les oppresseurs, Gédéon le fait : on les compte et ils sont 32 000, alors que les ennemis sont 135 000. Dieu lui dit : « Le peuple qui est avec toi est trop nombreux [...]. Israël pourrait se

glorifier devant moi et dire : “Ma main m’a sauvé” ». Il reste donc 10 000 personnes, mais pour Dieu, c’est encore trop ; finalement, seules 300 personnes suivent Gédéon. L’histoire continue, lisez-la, elle est très belle. Gédéon y va. Et il gagne. On veut alors le faire roi, mais il refuse, pour bien faire comprendre au peuple que la victoire n’est pas la sienne : « Ce n’est pas moi qui vous gouvernerai [...] : c’est le Seigneur qui vous gouvernera ». La période des juges commence et, pendant quarante ans, il y aura la paix, et ainsi de suite. Toute l’histoire du salut est comme cela. Jésus envoie les disciples en leur disant : « Allez, ne vous préoccupez pas d’emporter un bâton, d’étudier ce qu’il faut dire ou faire. Allez et apportez ce qui a pris votre vie. Soyez vous-mêmes au milieu du monde ». Voilà, je pense que ce qui change, c’est la conscience que nous avons d’être choisis dans tout ce que nous vivons. Ensuite, on fait ce qu’on peut et on demande. Le Seigneur fera. Cela suffit.

Severgnini. Merci. Nous sommes toujours envoyés par Celui qui nous appelle dans la réalité. Merci beaucoup, Davide.

Prosperi. Merci à vous.

Severgnini. Et merci pour votre témoignage et l’urgence de vos questions.

Prosperi. Faites attention, hein !

Severgnini. Merci à tous, y compris à ceux qui sont à distance.